

parut pas avoir subi de déplacement. Lors de la plantation, et aussi pour toutes les autres opérations, nous nous sommes efforcés de conduire le travail avec tout le soin possible, plutôt que de le faire rapidement.

Lorsque les coullants se furent bien développés, nous parcourûmes le sol à plusieurs reprises, et nous disposâmes ces coullants de manière à leur faire couvrir toute la surface du sol aussi rapidement que possible, excepté un espace suffisant pour un sentier. Après cela, le cultivateur ne fut plus employé, mais la surface fut remuée avec des houes, sans dépasser la profondeur d'un pouce, là où elle n'était pas couverte par les tiges. Nous employions une houe ordinaire dans les sentiers et une autre très étroite entre les plantes. Nous fîmes payés de ces soins par un étalage parfait, sans la plus petite interruption, de gros et vigoureux fraisiers. Durant le mois d'octobre, nous traçâmes des lignes et fîmes passer la houe parmi les plantes là où c'était nécessaire de ménager un sentier de 16 pouces de largeur et laissant 32 pouces pour les tiges. Alors nous enlevâmes toutes les plantes faibles et insuffisamment de plantes fortes afin de laisser, entre les plantes conservées, environ six ou huit pouces d'intervalle. En tout, nous détruisîmes, probablement les $\frac{2}{3}$ des plantes qui s'étaient développées. Nous avions, suivant notre opinion, de bonnes raisons pour exécuter tous les travaux que nous avions faits, il nous serait impossible d'en donner la description dans un seul article, mais je donnerai le *pourquoi* de tout ceci en guise d'explication. Il est naturel à la vigne de s'étendre et de s'allonger. Nous la laissons poursuivre sa croissance naturelle. Mais si nous avions conservé toutes les plantes qui poussaient, nous aurions eu comme résultat des fruits trop petits, et en cette saison humide, quelques-uns trop mous, et d'autres pourris en trop grand nombre. Aussi, après que les plantes eurent cessé de s'étendre, nous en enlevâmes de manière à ne pas déranger ce qui restait, et cela en assez grand nombre pour que les plantes conservées pussent avoir la chance de réussir parfaitement.

Vers le milieu de novembre, nous couvrîmes la surface, les plates-bandes, les sentiers et tout, avec de la paille hachée d'une épaisseur de un à deux pouces. Alors nous plaçâmes dessus tout, en couverture, une couche de longue paille de blé, d'une épaisseur justement assez épaisse pour qu'on pût voir à peine au travers. (Comme la paille est rare chez nous, nous allons la remplacer par de la mousse de savane que nous avons en abondance et nous en donnerons le résultat à nos lecteurs l'an prochain. E. A. B.)

Nous sommes exposés à des gelées tardives de printemps, et nous n'essayons pas d'obtenir des fraises hâtives, mais plutôt de les retarder autant que nous pouvons. Nous veillâmes de près, et lorsque le sol, sous cette couverture épaisse fut devenu assez chaud pour qu'on pût trouver dans les plantes des signes de végétation, et avant qu'elles n'eussent poussé assez pour avoir une apparence blanche et tendre, nous enlevâmes avec le rateau la longue paille des plates-bandes, et la soufflâmes aux pieds dans les sentiers. Cela fut fait en un jour pluvieux, pour l'avantage des plantes découvertes subitement, et parce qu'alors la paille pouvait être foulée beaucoup mieux. Le jour pluvieux qui vint ensuite, nous recommençâmes, de manière à avoir la paille bien pressée dans les sentiers. La paille courte fut naturellement laissée en place pour permettre aux tiges de pousser au travers de la paille. Nous pensions que, suivant les expériences précédentes, qu'avec ces précautions, la récolte était assurée en dépit de la sécheresse. La saison fut très humide, et nous apprîmes que la paille hachée conservait nos fruits parfaitement propres. Nos fraises haverlands auraient été presque sans valeur, sans la paille coupée et la longue paille dans les sentiers, tandis qu'elles gissaient en immense quantité sur la paille. Avec la paille tout fut parfait. Un de nos clients dit : Auparavant, nous avons tou-

jours lavé nos fraises après les avoir cueillies, mais avec les vôtres, ce travail n'est pas nécessaire.

Au sujet des haverlands, nos rangs auraient dû être espacés de 5 pieds pour cette variété, le 5e pied étant réservé pour le sentier. Cette espèce étend ses tiges à fruits au-delà du sentier, si bien qu'à 16 pouces, ils se rejoignent presque, et nos mêmes infiniment de précautions à prendre en les cueillant pour ne pas marcher dessus. Les résultats tels que nous les avons obtenus furent excellents pour toutes les autres variétés. Disons ici que cette plate-bande est maintenant labourée et détruite, et qu'un autre demi-acre traité exactement de la même façon sera prêt à donner sa récolte au printemps prochain. Si nous avions conservé la première plate-bande telle qu'elle était, nous aurions obtenu à la saison prochaine, un petit nombre de bonnes fraises et une masse de fraises ordinaires avec lesquelles il n'y a pas d'argent à faire.

Traité telle que décrite ci-haut, notre pièce de terre produisit des fraises dont la qualité et la grosseur se voient rarement sur les marchés. Tout ce qu'il y a à faire pour vendre de tels fruits, c'est de les cueillir avec soin, lorsqu'ils sont bien mûrs, et de les envoyer immédiatement aux consommateurs. Le propriétaire peut établir lui-même son prix sur n'importe quel marché, s'il se tient dans des limites raisonnables. H. S. parle de notre récolte comme étant remarquable. C'était simplement ceci. Nous avons dépensé pour le demi-acre, un travail supplémentaire de \$25 et des soins raisonnés plus nombreux que d'ordinaire. Pour ces \$25 nous avons reçu sept cents fois plus.

H. S. parle aussi des variétés de fraises. Je vous en ai parlé dans ma dernière lettre. Si nous avions eu plus de haverlands et moins de quelques autres, nous aurions pu atteindre \$800 par acre au lieu de \$600. C'est seulement après plusieurs années d'expérience sur sa propre terre qu'un cultivateur pourra dire avec certitude quelles sont les variétés qui lui conviennent le mieux.

(Traduit du Country Gentleman.)

ECHO DES CERCLES.

Cercle agricole de Sainte-Rose, juin 1890.

Nous avons reçu ce compte-rendu trop tard pour le publier en septembre, mais il est tout aussi utile aujourd'hui qu'au moment du débat. E. A. B.

M. le président, H. O. Vannier. — Quoique nous soyons en plein temps d'élection, messieurs, nous ne devons pas négliger les intérêts de l'agriculture, au contraire, c'est le temps plutôt de songer à subvenir aux besoins de nos politiciens. Nos assemblées deviennent de plus en plus intéressantes, beaucoup de belles questions se présentent pour l'avenir. Je remarque que, plus nos assemblées sont nombreuses plus le nombre d'assistants augmente aux réunions suivantes.

Le journal de mai me fait dire 3½ lbs de semence de betterave par arpent, mais j'avais dit 3½ lbs pour un demi arpent. Il est préférable de semer fort pour éclaircir ensuite.

C'est indispensable, surtout pour les betteraves à sucre.

E. A. B.

MM. Destailleurs, Manthé, Labelle parlent de la betterave à sucre. M. le Président dit que la société d'agriculture de Laval, à St-Vincent de Paul, donnera des prix pour cette culture.

M. le secrétaire. — Je reviens à mon jeune homme. Puisqu'il est si difficile pour un jeune homme plein de courage et de santé d'acheter une propriété complètement à crédit et la payer dans 20 ans; je vous prierais néanmoins de me dire comment devra faire un jeune homme qui sait et qui cultive, pour se lier à cette carrière? Car c'est généralement au point de vue de la jeunesse que je m'occupe d'agriculture.

M. Léonard. — Il est toujours difficile à un jeune homme de commencer avec rien. Quant à l'instruction agricole, ce serait, je crois, une bonne chose d'envoyer ses fils chez des cultivateurs modèles, exem-